

L'École du Travail⁽¹⁾

L'école actuelle, avons-nous dit, est dans une impasse, dont les meilleures réformes sont impuissantes à la tirer. Il faut la transformer, la révolutionner, si nous voulons qu'elle puisse reprendre sa marche en avant. C'est l'orientation elle-même de l'école qui doit être changée: nous voulons comme fin de l'éducation, non pas la seule acquisition des connaissances, le développement du savoir — ce que nous avons résumé d'un mot: le *capitalisme de culture* — mais la *formation humaine et sociale du travailleur et le développement du couloir*.

Comment y parviendrons-nous? Notre tâche serait difficile et présomptueuse si nous voulions bâtir de toutes pièces, en utopie, un système nouveau d'éducation. Heureusement, de nombreuses réalisations sont là pour nous montrer la voie: réalisations dans les écoles bourgeoises, publiques ou privées, d'une part (écoles de Faria de Vasconcellos, en Belgique, de P. Gheeb dans l'Odenwald, du D^r Lietz, d'H. Tobler, d'Hambourg, etc.) et surtout les premières manifestations de l'école nouvelle en Russie soviétique. A quelques modalités près, les résultats concourent à montrer que les grands principes de l'École nouvelle doivent être:

1° Un milieu d'activité et de liberté qui, à notre avis, trouve son expression définitive dans la libre communauté scolaire (2);

2° Un enseignement basé sur l'activité de l'élève. L'enfant ne doit plus s'instruire passivement, en enregistrant seulement la parole du maître. Il doit se développer par son travail. Mais tous les éducateurs sont loin de s'accorder sur une conception de l'École du Travail. Nous tâchons, nous, de définir l'école du travail prolétarienne;

3° L'action de l'École, enfin, ne peut pas être terminée à 13 ans, ni même à 15. Il faut qu'elle suive l'élève durant toute son adolescence de façon à assurer son éducation et le préparer directement au travail social.

Ce que sera l'École du travail

L'École du travail n'est qu'une étiquette dont la signification varie avec l'esprit de ceux qui l'emploient.

Cette expression où Keichensteiner et Gauding, notamment, avaient introduit dans les écoles quelques pratiques éducatives basées sur le travail manuel. L'effort était certes louable puisqu'il donnait à l'école une activité nouvelle et qu'il l'orientait vers le libre travail post-révolution-



(Dessin de Baude)

naire. Et c'est d'écoles bourgeoises ainsi réformées et perfectionnées qu'ont pu sortir, à la faveur de la révolution, les écoles nouvelles d'Hambourg. Mais ce n'était pas l'esprit lui-même de l'école qui était changé; cette « transformation » nécessite une période plus ou moins longue de crise, une vraie révolution qui refait l'ordre de l'école, et que Max Tepp a racontée en détail dans sa brochure « L'École nouvelle ». L'École du travail allemande reste la conception petite-bourgeoise et réformiste de l'École nouvelle — et ce ne sont pas là des mots de mépris; ils marquent seulement une étape. L'école allemande est l'*Illustrierschule*, l'école d'illustration, comme l'appelle Blonsky, où le travail n'est qu'un moyen pour faciliter l'acquisition et la culture capitalistes.

Il a fallu l'avènement d'un pouvoir prolétarien en Russie pour franchir la barrière que l'État bourgeois posait comme limite au développement des meilleures écoles nouvelles, et donner hardiment le travail comme base à tout le système scolaire.

Mais voilà que, imbus de leurs préjugés de caste, tous les intellectuels se récrient. Comment? Attendre du travail manuel, productif dès que possible, un développement suffisant de l'homme, au moment même où la civilisation demande un effort intellectuel de plus en plus intense, quelle utopie, et quelle folie!

C'est cette utopie que nous défendrons.

Le travail manuel n'est pas tout, certes. Mais il porte en lui, latent, l'effort physique et intellectuel nécessaire à un développement harmonieux de l'homme. Et c'est justement cette harmonie que la société nouvelle doit substituer au déséquilibre actuel!

Le travail satisfait le besoin de création et d'action de l'enfant. Il lui fait, en même temps, prendre

(1) V. les précédentes études de notre camarade Prolet dans nos n^{os} 47, 48 et 60.

(2) Voir « Clarté », n^o 49.

conscience de son rôle social. Contrairement à l'enseignement livresque et oppressif actuel, il s'adapte donc admirablement à la nature de l'enfant. Il faut, bien entendu, que le travail se poursuive dans une atmosphère d'entr'aide et de liberté qui permette la création spontanée, au sein de la communauté, de la division du travail utilisant au mieux les aptitudes individuelles.

Ainsi compris, le travail pousse les élèves à étudier d'eux-mêmes, dans les livres ou par les adultes, et alors seulement qu'ils en sentent l'impérieuse nécessité, les questions compliquées et abstraites qui font aujourd'hui le désespoir des étudiants.

En résumé, le travail comme base éducative prépare l'harmonie sociale par l'harmonie individuelle; il est un stimulant pour l'étude abstraite, il est enfin un facteur inappréciable de moralité et de sociabilité.

La pratique de l'École du travail

Cette pratique est loin encore d'être définie. L'école russe qui, seule, peut apporter des résultats probants, n'existe que depuis quelques années, et dans des conditions économiques souvent difficiles. Il est trop tôt encore pour prétendre en tirer un enseignement définitif. Mais il nous est bien permis cependant d'indiquer la route probable qui conduit à l'école de l'avenir.

Nous sommes ici d'autant plus à l'aise que l'école russe n'a fait que continuer — et adapter à la société nouvelle — les réalisations diverses des écoles nouvelles occidentales. De même que la communauté scolaire a été expérimentée d'abord dans ces écoles pour trouver enfin son expression définitive dans l'école révolutionnaire russe, l'École du travail nous paraît l'aboutissement naturel des efforts des pédagogues révolutionnaires de l'Occident.

L'École de l'Odenwald (directeur P. Gheeb), celle de Hof-Oberkirch (directeur H. Tobler), les écoles nouvelles d'Hamboorg, de nombreuses écoles publiques allemandes, font du travail la principale activité scolaire. L'école que Faria de Vasconcellos avait fondée en Belgique était même une vraie école du travail dans ce sens que le travail y était bien à la base de toute éducation.

Tous reconnaissent du moins la valeur intellectuelle et morale du travail. Ce sont les modalités de la pratique qui demandent encore une expérimentation sérieuse et une lente mise au point. Car il ne s'agit pas de mettre l'enfant, dès le plus jeune âge, devant la complexité des machines modernes. D'autant plus que, le travail n'étant pas la fin de l'éducation, mais seulement le moyen pour arriver à la fin voulue : développer le pouvoir vital et social de l'individu, il doit s'adapter parfaitement à l'esprit des enfants à élever.

Pour cela il sera bon d'abandonner de bonne heure les travaux fragmentaires — tenant plus du jeu que du travail — par lesquels on « occupait » les jeunes

enfants, pour les orienter vers un travail véritable dont ils conçoivent le but.

Or, le milieu de prédilection des jeunes enfants est la nature. Ils regardent la vie autour d'eux, et sont encore plus heureux si vous leur permettez de contribuer à la créer. Ils s'intéressent naturellement aux cultures simples, à l'élevage de lapins et de poules, à la construction d'abris primitifs, huttes ou grottes de sauvages, avec tous leurs ornements. Ils se passionneront aussi aux premières ébauches d'industries, telles que la culture du chanvre et du lin, la filature et le tissage, la fabrication d'habits rudimentaires. Ces travaux dont on s'attachera à faire sentir le plus possible l'utilité pratique, ont, de plus, l'immense avantage d'être bien à la mesure de ces primitifs. Ils sont, d'ailleurs, une création constante qui développe l'intelligence et la raison, tout en familiarisant avec les premières pratiques scolaires : lire et écrire, compter, mesurer, peser, etc...

A mesure qu'ils acquerront le sens de l'entr'aide et de la sociabilité, les élèves accéderont à un nouveau stade de l'éducation, celui de la différenciation lente des métiers. Il ne s'agit certes pas de leur faire réinventer totalement tout ce que la civilisation a mis à notre portée. Ils en ont tous les jours les modèles sous leurs yeux — ce qui manquait aux génies qui les découvrirent. Mais il est indispensable qu'ils œuvrent eux-mêmes pour sentir la nécessité et aussi les difficultés de cette évolution.

Aux cultures simples succéderont les cultures raisonnées, avec calculs et comparaisons : de semences, d'engrais, de rapports, etc., ainsi que la pratique des métiers nécessaires à la culture et aux cultivateurs : tailleur, forgeron, menuisier, maçon, cuisinier, etc... Ces travaux iront de pair avec les études aujourd'hui exclusivement scolaires : arithmétique, géométrie, histoire, géographie, géologie. Et l'avantage incontestable sera que ces études aujourd'hui abstraites et revêches deviendront intéressantes parce qu'elles auront une fin, et que, en vue de cette fin, elles seront voulues, parfois intensément. Il faudrait pouvoir citer à ce sujet les belles pages où Faria de Vasconcellos (3) raconte la vie de son école nouvelle des environs de Bruxelles. On y verrait quelle activité intellectuelle anime le petit monde en train de construire une maison ou de creuser un bassin; et on serait étonné de voir une entreprise, toute matérielle en apparence, développer un champ d'études qui n'est en rien comparable aux conceptions, même les plus larges, de nos classes.

La dernière étape de l'école sera l'initiation à la division actuelle du travail, caractérisée par le machinisme. Mais un tel enseignement ne devra pas être prématuré; il concordera avec le besoin d'élèves qui, ayant franchi les stades précédents, arriveront délibé-

(3) Faria de Vasconcellos. — Une école nouvelle en Belgique. (Delachaux, éditeur.)

rément à l'étude des machines compliquées. Et cette étude non plus ne devra pas être théorique. Les élèves collaboreront pour la construction et l'installation de machines utiles au travail de la communauté : machine à vapeur simple, pompe, dynamo électrique, etc. C'est ainsi qu'ils s'initieront à la vie de ces outils perfectionnés qu'ils sont appelés à manœuvrer dans les usines.

Mais cette école du travail se cantonnera-t-elle dans l'étude du machinisme comme d'aucuns semblent le redouter ? C'est là, croyons-nous, une conception toute matérialiste, digne seulement d'un régime de profit capitaliste. L'étude et l'apprentissage du travail n'ont pas pour seule fin le meilleur rendement social de ce travail — résultat nécessaire cependant en régime prolétarien. C'est toujours le développement de l'individu qui reste le but. *Mais nous voulons l'apprentissage du travail et de la vie par le travail et non par les livres.*

L'École du travail et les adolescents

L'école actuelle abandonne l'enfant lorsque, à 12 ou 13 ans, on le juge muni d'une quantité suffisante de connaissance, ou que, du moins, il sait lire, écrire et compter. Car c'est en ces trois mots que se réduit finalement toute l'action de l'école. Que vont, dès lors, devenir les élèves ; qui les prépare à une vie dans laquelle ils ne font que débiter ; qui développera les velléités d'éducation de notre modeste école primaire ? Hélas ! nous sommes obligés de constater qu'après 12 ou 13 ans, et pour la grande masse, rien n'a été fait, hors l'asservissement — pour ne pas dire l'abrutissement — par le clergé, puis par la presse et par les spectacles (4).

Des philanthropes nous avaient parlé de cours d'adultes ; mais ces nouvelles écoles de pauvres ne pouvaient que dégénérer. Et l'État n'a fait que mettre fin à une équivoque en supprimant aux instituteurs qui font ces cours toute rétribution spéciale (laquelle consistait ordinairement en deux semaines supplémentaires de vacances.)

On commence à organiser — sur un autre plan — l'apprentissage. Mais à part quelques initiatives très intéressantes, tout est encore à faire.

Pour la grande masse seulement, avons-nous dit. Car, pour les riches, dont les familles n'attendent pas de leurs enfants une précoce productivité l'école les retient jusqu'à vingt, vingt-cinq, et même trente ans. Que cette école elle-même ne manque pas de défauts,

(4) « Il y avait avant la guerre, trois millions de jeunes gens, filles ou garçons, qui, après leur sortie de l'école, ne recevaient plus aucune instruction, ni professionnelle, ni autre. Et, en face de ce nombre impressionnant, voici l'effectif approximatif des écoles techniques : écoles d'agriculture, 3.000 élèves ; écoles techniques de commerce et d'industrie : 23.000 élèves ; cours professionnels subventionnés par l'État : 70.000 élèves ; cours ouverts par l'initiative privée : 52.000 élèves ; en tout, cent cinquante mille enfants au maximum. » (Rapport de M. Constant Verlot, député.)

c'est certain. Mais l'avantage incontestable de cette organisation, c'est l'idée de caste qu'elle assure aux bénéficiaires, par une *préparation directe* à leur rôle social futur : leur gouvernement de classe.

Les bourses pour les pauvres : on en donne tout juste assez pour permettre à la classe exploiteuse de s'assimiler, pour se les asservir, les éléments plus intelligents. C'est le sang prolétarien, riche et vigoureux infusé à la bourgeoisie décadente. Car rares sont ceux qui, sortis, attachés du peuple, savent y retourner, en « refusant de parvenir ».

Que fera pour l'éducation de ces adolescents un gouvernement prolétarien ?

Pour la majeure partie des moyennement doués, l'action vraiment scolaire sera bien terminée vers 14 ou 15 ans. Il faudra, dès lors, s'occuper tout spécialement de la préparation professionnelle des jeunes ouvriers : séjour dans des écoles spéciales pour les uns, simples stages dans des usines pour les autres. Mais le travail manuel ne devra pas accaparer toute cette jeune activité. Il faut que la même alliance que nous avons voulu produire dès l'enfance entre l'École et le Travail se continue durant l'adolescence, et que le travail manuel soit l'occasion et le stimulant du développement intellectuel et moral de l'homme. La formule de cette alliance est encore à trouver. Car il ne suffit pas d'un cours d'éducation succédant au travail de l'atelier. Il faut que le développement de l'individu soit l'effet du travail lui-même, et intimement lié avec lui. C'est toujours le même problème de l'adaptation. Et c'est à cette seule condition que la jeunesse pourra s'intéresser à son travail et à son éducation, au lieu de les avoir tous deux en horreur comme cela se produit de nos jours.

Pour l'apprentissage du métier lui-même, il sera bon de se rappeler ce conseil de Lénine : que chaque prolétaire apprenne non seulement un, mais plusieurs métiers ; il sera ainsi possible de combattre la monotonie de certaines professions, et l'économie prolétarienne gagnera en plasticité.

Mais les bien doués sont destinés à une autre utilisation sociale. Comment les dépister d'abord ? Ce travail a déjà été soigneusement préparé par les chercheurs bourgeois. Des tests existent — ceux de Binet et Simon et tant d'autres qui en sont la complication sinon toujours le perfectionnement — qui permettront de déterminer, avec un minimum d'erreurs, les élèves qui peuvent accéder à un degré supérieur d'enseignement.

L'École branche de la production

Et ici encore l'École doit rester l'École du travail. Non pas exclusivement : car nous serons parfois en présence de chercheurs passionnés pour les spéculations intellectuelles pures. Mais du moins l'École devra garder cet autre correctif : être une *branche de la production*. Que l'étudiant se livre aux fantaisies in-

tellectuelles qui lui plairont, mais pas avant de s'être acquitté de ses premiers devoirs sociaux, c'est-à-dire d'avoir contribué par son travail à créer de la richesse sociale.

Qu'un tel régime soit possible pour des étudiants, il n'est pas même permis d'en douter. Travail manuel et travail intellectuel maintiendront l'harmonie individuelle qui manque si complètement à nombre de nos intellectuels, et qui peut seule mener à l'harmonie sociale. La préparation serait plus longue; mais durerait-elle même toute une vie, qu'importe, si l'étudiant s'ac-

quitte en même temps de ses devoirs de travailleur.

La moralité: Si aujourd'hui encore, malgré la déformation capitaliste, il faut descendre dans les couches populaires pour trouver l'honnêteté, la pitié, la bonté, l'amour de la justice — car la moralité des riches est devenue verbale et hypocrite — combien, dans une société prolétarienne, une éducation basée sur le travail n'exaltera-t-elle pas les sentiments de droiture, d'entraide sociale et d'humanité des libres travailleurs?

C. FREINET.

Quelques précisions sur la S. E. I. E.

« La Société d'Etudes et d'Informations économiques a pour objet d'étudier, d'une manière suivie et raisonnée, les faits d'ordre économique et social qui se déroulent en France et à l'étranger et les problèmes du même ordre, en face desquels, au lendemain de la guerre et à travers le monde, se trouvent les Nations. »

La Société qui se présente ainsi est en réalité le centre de documentation et d'informations de la grosse industrie française. Elle est à la corruption intellectuelle ce que l'Union des Intérêts Economiques de M. Ernest Billiet est à la corruption matérielle. Elle a pour directeur M. Jacques Bardoux, professeur à l'École des Sciences politiques; mais celui qui en est l'âme est son administrateur-délégué, André François-Poncet, agent double du gouvernement français et du Comité des Forges, député de Paris depuis le 11 mai (1).

On ne saurait trop faire connaître l'œuvre de la S. E. I. E., ample, bien dirigée, bien exécutée, — extrêmement dangereuse.

L'abonnement général aux publications de la S. E. I. E. est de 1.000 fr. par an. Le nombre des abonnés est faible. Heureusement pour la Société, car le prix de revient des publications est, paraît-il, bien supérieur à l'abonnement. La S. E. I. E. perdrait 1.000 francs par abonné. C'est dire l'importance des subventions qui lui sont nécessaires pour vivre (subventions fournies par le Comité des Forges et toutes les organisations patronales).

Les publications de la S. E. I. E., auxquelles donne droit l'abonnement de 1.000 francs, comportent :

1) Le *Bulletin Quotidien*, qui paraît tous les jours, sauf le dimanche, sous la forme d'une grosse liasse de feuillets tirés au rouleau (entre 30 et 70 pages). Il fournit d'une part des « études et informations économiques »

sur toutes les questions agricoles, industrielles, commerciales, ouvrières, juridiques de tous les pays, ainsi que des statistiques sur le coût de la vie, les salaires, les exportations, etc., des comptes rendus d'ouvrages, etc.; d'autre part, des commentaires sur « les faits du jour », avec de larges extraits de presse. Le tout est extrêmement copieux, un peu trop peut-être, car peu de gens sont en état de le lire en entier. Mais il fournit à ses lecteurs des opinions toutes faites, appuyées d'une documentation sérieuse, sur toutes les questions politiques et économiques. Il est surtout très complètement renseigné sur ce qui se passe à l'étranger. Il fournit ainsi soit des informations soit des articles critiques tout faits à tous les journaux, de Paris ou de province; il risque d'empoisonner, par la presse, l'opinion publique, avec des informations truquées et des commentaires tendancieux (2).

2) Les *Correspondances de l'Étranger*, cahiers imprimés de 10 à 20 pages, paraissant à dates irrégulières (Le n° 404, consacré à l'Italie, a paru le 15 mai; le n° 405, consacré au Japon, le 16 mai). Ils reproduisent des notes envoyées de chaque pays par des « correspondants » qui sont presque toujours anonymes. Ils ont généralement un caractère plus politique qu'économique.

3) Les *Chroniques des Transports*, cahiers imprimés de 30 à 35 pages, paraissant deux fois par mois, et de caractère technique.

4) Les *Mémoires et Documents*, cahiers imprimés de grosseur variable, paraissant très irrégulièrement. Les deux derniers parus sont les *Charbonnages du Donetz* (3) (janvier 1924, 71 pages) et les *Mines de charbon dans le Royaume des Serbes, Croates et Slavènes* (mai 1924, 16 pages). Ce sont des études techniques pour préparer la mainmise du capitalisme français sur les entreprises étrangères.

5) Les *Chroniques aéronautiques* et les *Chroniques*

(2) Pour un exemple de ce truquage, voir mon article : *L'alcoolisme et la classe ouvrière*. (*Clarté*, 15 avril 1924).

(3) Le mémoire est daté de Moscou, décembre 1923. Il porte en sous-titre *Les Possibilités de Collaboration étrangère*. Il est signé d'un Suisse, G. Vaucher, chef du Service d'Information du Dr Nansen à Moscou.